

**ALLOCUTION**

PRONONCÉE

LE 26 FÉVRIER 1921

PAR

**M. L'ABBÉ HOLLEVILLE**

CURÉ DE FRANCIÈRES (SOMME)

AUX OBSÈQUES

DU

**SERGENT ALBERT DE SAINT-POL**

DU 302<sup>e</sup> D'INFANTRIE

TOMBÉ AU CHAMP D'HONNEUR

LE 24 AOUT 1914

A GOURAINCOURT (MEUSE)



*Leurs corps sont ensevelis dans  
la paix et leurs noms survivent de  
génération en génération.*

**C**ES paroles, qui m'ont paru de circonstance, sont de l'Ecclésiastique, un des livres de la Sainte Bible.

L'Histoire romaine, mes très chers frères, nous a laissé l'épithète d'un combattant, inhumé sur le lieu de son triomphe : *Sta, viator, heroem calcas* : arrête-toi, voyageur, tu foules aux pieds un héros.

Or, ils sont légion, nos héros à nous, ensevelis dans la paix, couchés dans la gloire, du nord à l'est de la France. Et c'est par milliers qu'à travers l'immense et désolant désert, formé par les descendants des

Huns, les petites croix symboliques se montrent au regard troublé du voyageur et l'invitent à se recueillir.

Oui, ils sont légion, hélas ! les héros, les braves, les frères que la récente guerre nous a ravis. Heureux du moins, si nous pouvons, sans trop de témérité, nous rendre le témoignage de toujours élever pour eux nos sentiments à la hauteur de leur sacrifice et de leur nombre !

La cérémonie présente est une nouvelle et éloquente affirmation de notre deuil, de notre piété, de notre amour.

Sous le reposoir funèbre que voici sont déposés, pour un instant, les restes de l'un d'entre eux, ramenés de bien loin. Pour les recevoir et les honorer dignement, rien n'a été jugé inutile ou excessif. Serait-ce là seulement « le soldat inconnu », que tout l'honneur nous reviendrait encore de lui servir d'escorte, tant est grand, dans le monde, le soldat de la France.

Mais vous le savez bien : Albert de Saint-Pol est nôtre par plus d'un côté : nôtre par les siens, nôtre sinon par sa vie, du moins désormais par sa mort.

Les siens, je les vois et les salue respectueusement dans la génération d'aujourd'hui comme dans toutes celles du passé : ses parents qui l'ont nourri, formé de l'aliment des plus saines traditions, juste à point pour l'offrir en holocauste sur l'autel de la patrie,

comme jadis Abraham, Isaac son fils, sur l'autel du Très-Haut ; ses sœurs aimantes et dévouées comme le sont de vraies sœurs pour leur frère ; son oncle et ses tantes, demeurés sur cette terre de Picardie, au pays des ancêtres, qui, en le recueillant dans leur caveau de famille, s'honorent tout ensemble et satisfont leur tendresse ; un cousin de quelques années moins jeune, et sur les traces duquel il n'eût pas manqué de marcher, s'il n'était tombé parmi les premières victimes ; et dans le passé, ces ancêtres, dont plusieurs ont illustré l'histoire et contribué par leur vaillance et leur sang, avec la famille royale et l'aristocratie française, à former notre grande patrie. Tels, parmi les de Monchy, dont quelques-uns des ossements sont murés sous les dalles de ce cœur, le maréchal d'Hocquincourt tombé, avec ses trois fils et ses trois neveux, en moins de dix ans, dans les guerres du début du xviii<sup>e</sup> siècle. Tels, parmi les de Saint-Pol, le chevalier, lieutenant de Jean Bart, et son successeur commandant des escadres du roi, qui battit les Anglais à Dunkerque, le 30 octobre 1705 ; le général, qui périt à Sébastopol dans la guerre de Crimée, et dont la statue orne la place de Nogent-le-Rotrou.

Ah ! je le sais, beaucoup de nos contemporains, fascinés par les conquêtes de la Révolution et de la démocratie, qu'ils confondent naïvement avec celles

de la science et du progrès, ne comprennent guère les hautes leçons de l'histoire et se refusent à eux-mêmes la grandeur qui provient de la fidélité aux origines et aux souvenirs. Grâce à Dieu, nous ne sommes ni de ces ignorants ni de ces ingrats ou sectaires; nous ne reconnaissons, nous n'admirons, nous n'aimons qu'une seule et même France.

La vie d'Albert de Saint-Pol, courte mais si bien remplie déjà, a été consacrée tout entière à l'étude des lettres et du droit, dont il avait conquis brillamment tous les grades, à Versailles et à Paris, où, en dernier lieu, il était le secrétaire et l'avocat-conseil d'une grande Compagnie.

Je n'insisterai sur ce côté intellectuel de cet excellent jeune homme que pour en faire ressortir la leçon principale. Aux jours du grand appel aux armes, tous sont partis, d'un même enthousiasme, sans distinction d'origine, de classe, de carrière; tous se sont coudoyés, ont fraternisé simplement, cordialement, dans le dédale des tranchées, comme à l'arrière, durant ces quatre années, les plus terribles de l'histoire. Nous le comprenons mieux maintenant : il ne fallait rien moins que ce grand effort commun; que cette belle union sacrée, pour parvenir au but : la victoire sur un ennemi redoutable.

D'un seul cœur et indistinctement, nous saluons donc tous nos braves soldats de France, nous entourons d'unanimes regrets la mémoire de ceux qui sont morts à leur poste d'honneur. Mais, par pitié! qu'on nous laisse pleurer à part l'élite, la fleur de notre jeunesse, la réserve intellectuelle de notre France.

Le sergent Albert de Saint-Pol, du 302<sup>e</sup> d'infanterie, est tombé aux jours si chargés d'angoisse d'août 1914, à Gouraincourt, sur la Meuse, avec une douzaine d'hommes de sa compagnie, dans la force, la générosité, la beauté virile de ses vingt-huit ans, sans avoir rien pressenti, sans doute, de la suite du formidable duel. Il est tombé en digne descendant des preux de nos grands siècles de formation nationale, faisant, comme il l'écrivait aux siens, « son devoir, tout son devoir » pour son pays, en vrai Français, et j'ajoute avec insistance : en vrai croyant, témoins ses sentiments religieux, bien connus surtout de M. le curé de Theuville et Pézy, notre officiant du jour, qui l'avait en grande estime; témoins ses autres paroles : « Le moral s'affermi d'heure en heure sous l'influence d'une vie très pieuse »; en effet, l'un de ses camarades rapporte qu'il lisait et méditait alors chaque jour quelques versets de l'Imitation de J.-C. Et celles-ci encore, tracées à l'une de ses sœurs le matin même

de sa mort : « Je me prépare au combat, je suis très calme, prêt si Dieu m'appelle. »

L'un de nos brillants écrivains s'est efforcé de démontrer, dans une suite d'articles, que toutes les familles spirituelles de France, — entendez croyantes et non croyantes, — avaient fait bravement leur devoir, en s'inspirant chacun de son idéal. Nous ne contesterons pas sa thèse, basée d'ailleurs sur les faits les plus probants. Mais ce qui est non moins probant et incontestable, c'est, depuis dix-neuf siècles, la prodigieuse influence de nos convictions chrétiennes sur la conscience et sur tous les nobles sentiments de la vie, le patriotisme en particulier.

Voilà pour cette vie du temps, mais pour l'autre vie, l'immortelle, ou, si l'on préfère, la mystérieuse? Je pose simplement la question : lequel des deux s'est mis en meilleure posture pour l'affronter, du soldat qui est parti sans armes ni bagages spirituels, c'est-à-dire sans foi ni sacrements, ou du croyant qui s'est au préalable purifié la conscience?

On me dira : démontrez-nous au moins le fait de l'immortalité. Je répondrai : il y a longtemps que la chose a été faite, et par quelqu'un qui savait et valait tout de même un peu plus que nous, le Christ-Jésus. Je répondrai, mais par simple analogie bien entendu, avec nos nationalistes d'il y a dix et vingt ans : « Vous

ne voulez pas de la guerre? D'accord, nous non plus; mais, qui sait? Il n'est que de prendre ses précautions. »

Ont-ils eu tort, ces nationalistes? Non, le tort, le grand tort a été qu'on ne les a point écoutés. Et nos soldats, morts en chrétiens, ont-ils eu tort? Si oui, eh bien! démontrez-nous donc à votre tour le fait du néant. Nous attendons toujours; d'ici là nous prenons sagement, nous aussi, nos précautions.

Et voilà, selon moi, ce qui peut être dit de plus clair sur le mystère de l'Au-Delà, comme sur les autres mystères de la vie humaine : douleurs, injustices, plus que jamais impénétrables, toujours en dehors de chez nous, après la grande guerre de 1914-1918.

Parents, qui depuis plus de six années pleurez justement votre Albert bien-aimé, vous avez choisi pour son mémorial ou souvenir mortuaire une bien belle et touchante scène, que l'artiste a marquée de son talent et de sa foi : un officier français blessé à mort, un ange qui lui présente la palme, des tranchées béantes, l'horizon qui flamboie, et, dans une éclaircie du ciel, la croix lumineuse qui baigne de ses rayons le mourant, avec au-dessous, en exergue, cette pensée des Macchabées : « Heureux ceux qui meurent

de la main des hommes avec la certitude qu'ils tiennent de Dieu d'être ressuscités par Lui. »

Rien que ce choix m'a confirmé que vous étiez de la bonne école, — non pas celle des désespérés, des sceptiques, des stoïciens, pas même des simples philosophes, — mais bien de l'école du Christ, de son Évangile, de son Église. Demeurez-y, pour votre consolation, jusqu'au bout, — jusqu'au bout, le grand mot d'ordre, la généreuse consigne de nos immortels vainqueurs, — c'est-à-dire jusqu'à ce que se réalise, pour vous comme pour nous, la promesse, l'espérance des éternels revoirs.

